

Kafka au Rwanda

Dans "Inyenzi ou les Cafards" (Gallimard), Scholastique Mukasonga retrace la "Métamorphose" tragique des Tutsi en insectes à éliminer.

CELA commence comme un récit d'enfance, une enfance africaine, pay-sanne et misérable, mais illuminée de sensations et de souvenirs plus grands que nature, traversée par les éléments, les singes et les mythes, dans ce « *ghetto raciste et dévot* » qu'était déjà le Rwanda sous la botte belge. Non, cela commence par un rêve qui hante jusqu'en France la narratrice adulte : « *Toutes les nuits, mon sommeil est traversé du même cauchemar. On me poursuit, j'entends comme un vomissement qui monte vers moi, une rumeur de plus en plus menaçante. Je ne me retourne pas. Ce n'est pas la peine. Je sais qui me poursuit... Je sais qu'ils ont des machettes.* »

Le tour de force de ce court récit autobiographique de Scholastique Mukasonga, Tutsi exilée en France, est de livrer à la fois une narration personnelle, nécessairement subjective, de sa jeunesse au Rwanda et une généalogie critique du génocide

de 1994, étape par étape à partir des années 50, de massacres annoncés en répétitions géométrales. Mais aussi un livre des morts, un tombeau d'encre et de papier pour tous ces disparus de chair et de sang restés sans sépulture.

Au fil de quatorze courts chapitres datés, la chronologie politique vient ainsi épouser la chronique familiale, jusqu'à l'anéantissement final de 1994 : toute sa famille ou presque a été massacrée, trente-sept morts. « *Bien sûr, il y eut des survivants. Un génocide n'est jamais par fait.* » Ainsi Scholastique et André, les deux enfants choisis par leurs parents pour survivre au terme d'un conseil de famille, sont passés dès 1973 au Burundi...

D'emblée, l'ombre portée de la « *malédiction ethnique* » – le malheur d'être née tutsi dans les années 50 au Rwanda – vient assombrir d'humiliations et d'un climat permanent de terreur les pages blanches de la destinée de la petite fille. Au terme d'un

effort de mise en contexte, Scholastique Mukasonga tresse les deux fils, celui de l'Histoire, la grande, la tragique, la funèbre, et celui de son histoire, la petite, la délicate, l'attendrissante. Dans un style précis, ramassé, parfois discrètement lyrique, qui vise à faire sentir l'acier de la machette sur le cou du lecteur tout comme le vide atroce de la

disparition des siens. « *Je n'étais pas parmi les miens quand on les découpait à la machette* » : en 1994, son beau-frère universitaire Pierre Ntereye fut amputé d'un membre par jour en guise de supplice ; sa sœur Jeanne, enceinte de huit mois, éventrée et battue avec son propre fœtus...

Mais il n'y a pas que la part d'ombre, écrasante, dans ce

récit, il y a aussi la lumière qui nimbe les souvenirs de la petite enfance, sous le soleil de Gikongoro, de Butare puis du Bugesera, cette province aride où le régime avait déporté les Tutsi avant même l'indépendance de 1962.

Les veillées espagnoles des jeunes filles autour d'une future mariée. La fascination pour l'unique livre disponible à l'école. Ou bien le poids obsédant, ambigu de la religion, qui s'est montrée si peu protectrice dans l'église de Nyamata en 1994 : « *La Vierge de Lourdes au voile rouge de sang veille sur les bancs désormais vides.* » Il y a surtout l'amour de la mère, qui transmet à sa petite fille l'art du conte en brochant à propos du roi mythique Ruganzu Ndori ou du démon familier du foyer, l'ingegera. Cette mère qui lègue aussi à l'auteur le goût des « *plantes anciennes* », des « *variétés presque oubliées* » de haricots, de patates douces, de courges : « *Elle les cultivait non pas pour la consommation quotidienne mais en témoignage de ce qui était menacé de disparaître et qui, effectivement, dans le cataclysme du génocide a disparu. Quand maman en faisait une cuisine, il me semblait goûter à la nourriture merveilleuse qu'on mange dans les contes.* »



PANCHE